

ASSEZ DE RONDS-POINTS !

Jean-Marc Adolphe

L'aménagement urbain ne serait-il qu'affaire de circulation et de carrefours giratoires ?

Du nord au sud, d'ouest en est, les villes européennes ont su, au fil des siècles, développer une certaine culture urbaine, qui est aujourd'hui soumise à de profondes mutations. Sans considérer le concept de « ville créative » comme une panacée, les artistes n'hésitent plus à délaisser la seule figure de « saltimbanque » et s'engagent dans des projets qui composent avec l'imaginaire en devenir d'une « ville en partage ».

Qui connaît aujourd'hui Eugène Hénard ? Si la célébrité l'a oublié en chemin, il n'en reste pas moins l'un de ceux grâce à qui la ville contemporaine est ce qu'elle est... Cet architecte français a en effet inventé en 1906 le premier « carrefour giratoire », qui s'est plus communément répandu sous le nom de « rond-point ». Il y a en a aujourd'hui, en France, plus de 18 000. Chacun d'eux coûte de 150 000 à 800 000 euros. Mais quand il s'agit de privilégier la sécurité des conducteurs, à quoi bon lésiner sur la dépense ? De toute façon, le déplacement automobile semble être devenu l'alpha et l'oméga des politiques d'aménagement urbain (« *Il faut adapter la ville à l'automobile* », disait le Président français Georges Pompidou)... En soi, le rond-point est moche. Certains le restent, strictement confinés dans leur fonction de terre-plein central : circulez, il n'y a rien à voir. Mais parfois, de plus en plus souvent, les municipalités cherchent à embellir la chose et rivalisent d'une créativité débridée : compositions florales, bateaux échoués, carrioles bariolées, voire sculptures contemporaines dessinent confusément un nouveau folklore urbain. A quand les cartes postales ?

Il était grand temps que les arts de l'espace public s'emparent de ces scènes « naturelles » autour desquelles un innocent « public » ne fait que tourner. « *Les ronds-points sont des théâtres urbains à 360°* », proclame Matthieu Bouchain, metteur en scène de T. Public, association d'idées, qui a décidé d'en faire le cadre de *P@té de maisons*, et envisage de détourner ces fameux

ronds-points en autant d'« îlots poétiques », en y créant « *des mises en situation insulaires et des images décalées* ». Tout en cherchant la complexité avec l'environnement, Matthieu Bouchain veut y faire surgir l'utopie d'un « *droit à la ville* », le giratoire étant alors perçu comme « *zone de transit d'un monde devenu fou où nos civilisations perdent leurs mémoires, leurs cultures, leurs identités...* ».

L'architecture, les opérations urbanistiques, façonnent les villes et modifient leur usage. Et l'espace urbain est un chantier permanent. Architectes de formation, Alexandre Cubizolles et Sabine Thuillier (dont le sujet de diplôme était déjà intitulé « Chantier conseillé au public »), ont fondé à Marseille l'association PIXEL 13. Leur dernier projet en cours, *Work'n progress*, se greffe sur la notion même de chantier. En faisant travailler conjointement des artistes avec les équipes techniques de maîtrise d'œuvre, il s'agit d'intervenir sur le déroulement même du chantier, sans le déranger, mais en lui conférant une dimension esthétique. Appliqué à la ville en train de se construire, ce travail de scénographie urbaine ira de la « *chorégraphie d'engins de chantier* » à des réalisations multimédia qui puisent leur matière première dans les ressources mêmes du chantier.

L'espace public n'est pas seulement ce qui est (qu'il soit « urbain », « péri-urbain » ou « rural »), mais ce qu'on en fait. La ville comme théâtre éphémère d'une sorte de rituel artistique, à l'instar du cycle Sirènes et midi net de Lieux

publics à Marseille, chaque premier mercredi du mois, à l'heure où meuglent les sirènes de la protection civile. La ville comme agora, promue en tant que telle par la compagnie tchèque Divadlo Archa à travers un nouveau festival, Akcent, qui cherche à briser les frontières entre la création artistique et les problèmes sociaux, économiques ou politiques, et s'infiltrer pour cela dans des lieux atypiques. La ville comme source de prélèvements, dont le montage et la mise en scène peuvent agir comme autant de « révélateurs ». Sous le titre générique d'*Holocène*, le collectif anversoïis BERLIN réalise des portraits de ville : quatre à ce jour (Jérusalem, Iqaluit – en territoire inuit –, Bonanza – hameau de sept habitants aux Etats-Unis – et Moscou). De chaque lieu exploré, après une immersion de quelques mois, émerge un « *cadastre secret* » nourri par les paroles des habitants : « *Ce sont nos personnages* », expliquent Bat Baele, Yves Degryse et Caroline Rochlitz : « *Le réel nous apporte beaucoup plus de surprises que ce que nous aurions pu inventer.* » A chaque fois, un dispositif scénique, constitué d'écrans, restitue ces collectes, dans la multiplicité des points de vue : « *Il y a plusieurs vérités.* » (1)

Puisque la ville est une entité physique, vivante et mouvante, et que s'y inscrivent vécu social, légendes urbaines et traumatismes enfouis, rien n'interdit de s'y pencher avec les outils de la psychanalyse. Depuis 2003, Laurent Petit a mis un certain nombre de villes sur le divan, avec son Agence nationale de psychanalyse urbaine (ANPU), qui vante une « *méthode d'investiga-*

tion consistant essentiellement dans la mise en évidence de l'inconscient à l'origine de l'aménagement urbain. » A contre-pied de l'architecte, obnubilé par la physique des matériaux et les contraintes budgétaires, le psychanalyste urbain prône une « science fondamentalement inexacte » et ne se veut guère plus qu'un « marchand de tissus invisibles ». Mais, ajoute Laurent Petit, « le monde entier ne devrait-il pas de temps en temps basculer dans l'hyper-poésie ? » (2) Avec le projet *Eutopia*, le plasticien et architecte belge Filip Berte espère pour sa part construire une véritable maison dont chacun des cinq étages symboliserait un état de la construction européenne – depuis la cave, où s'entasseraient les (mauvais) souvenirs (désastres, conflits) au grenier, où une œuvre viendrait présenter l'Europe sous le jour de l'utopie. Si l'Europe est, comme on le répète à l'envi, cette « maison commune », les artistes sont parmi les premiers bâtisseurs. Peuvent-ils en devenir les « aménageurs » ? Lun des axes du projet META (Manifeste européen pour la transformation par l'art), porté par le réseau européen IN SITU, dessine les contours d'une « ville en partage ». Loin de se satisfaire de l'aspect décoratif que la « requalification urbaine » réserve parfois à des commandes artistiques, il s'agirait de susciter et de mettre en réseau des initiatives où s'inventent « les formes nouvelles d'un monde commun, fondées sur l'expérimentation de relations sociales plutôt que sur la création d'objets d'art ». Assez de ronds-points, fussent-ils embellis ! Ce n'est pas en se concentrant exclusivement sur les axes de circulation que l'on rendra les villes plus hospitalières, ni

même plus agréables à vivre. L'action, la vie et l'échange sont les trois fondamentaux qui régissent les interventions du collectif eXYZt, composé d'architectes, graphistes, vidéastes, cuisiniers, etc. Pour eux, l'architecture est un médium, qui doit avant tout rendre possible les rencontres et l'échange entre les hommes : « eXYZt défend l'idée que l'acte d'architecture déborde largement l'espace circonscrit du geste de design. Ses actions travaillent à la définition d'une architecture comprise comme outil d'agencement de compétences et de savoir-faire multiples en vue d'expérimenter des formes et des méthodes inédites de construction. Pour, enfin, reconsidérer l'horizon d'un habiter ensemble. » (3)

Chercher à dépasser un rapport à la ville qui serait uniquement celui d'une fonction cosmétique ou animatoire : telle est l'une des missions principales que s'est donné le pOlau, pôle de recherche sur les arts et la ville. « L'expertise artistique a-t-elle sa place aux côtés des grands corps de métiers traditionnellement investis dans le champ de la fabrique de la ville (architectes, ingénieurs, urbanistes, paysagistes) ? », questionne Maud Le Floch, urbaniste-scénariste et directrice du pOlau. L'an passé, une journée professionnelle, « Art et Ville », réunissait ainsi, en région Poitou-Charentes, un certain nombre d'exemples concrets où de telles collaborations ont été mises en jeu. Il y fut question d'« écologie urbaine », de « recyclage créatif », de « valeur d'usage de l'art urbain », de « perturbations positives », qui pourraient être mis au service d'un certain « génie des lieux » (4).

A plus grande échelle, le Festival international de théâtre de Copenhague a lancé en 2007 un

programme décennal, intitulé *Metropolis*, qui s'attache à promouvoir et à relier, dans toute l'Europe, des initiatives où la notion d'« œuvre d'art » (artworks) serait remplacée par celle d'« art qui travaille » (art that works) (5). Ce nouveau paradigme vise clairement à mettre l'artiste au cœur d'un changement de pratique urbaine, avec une philosophie où d'anciennes utopies portées par une certaine contre-culture (en particulier les mouvements issus du situationnisme) accoucheraient aujourd'hui d'un pragmatisme assumé. Les temps sont sans doute mûrs pour cela, alors même que partout en Europe, bon nombre d'élus et d'urbanistes cessent de considérer la ville au filtre de ses seules fonctionnalités (souvent séparées les unes des autres), et davantage en termes de « reliance », avec une approche de l'organicité et la complexité de l'écosystème urbain, d'où ne serait pas exclue la dimension artistique et culturelle.

Depuis que le Canadien Richard Florida en a formulé le concept, la notion de « ville créative » s'est imposée comme un leitmotiv des politiques urbaines. Mais derrière la dénomination, séduisante, une réalité à double tranchant s'est vite fait jour. Car si l'idée de créativité véhicule, aux yeux de tous, une charge positive, celle des « territoires » devient souvent le fer de lance d'une logique de marketing, à l'heure où la compétition économique se substitue partout à l'exigence républicaine des solidarités. Cette concurrence entre villes européennes se vérifie notamment au moment de décrocher le titre de Capitale européenne de la culture, qui peut conduire celles-ci à s'ériger davantage en vitrines qu'en laboratoires. Reste que ce concept de « ville créative », écrit Jean-Pierre Saez, « a incontestablement des vertus mobilisatrices, en tant que point d'appui pour réinventer la pensée de l'action urbaine » (6). Ces dernières années, les artistes qui interviennent dans l'espace public ont suffisamment nourri d'expériences et affûté leurs « compétences » pour pouvoir apporter leur grain de sel, sans être dupes de tous les intérêts parfois souterrains qui profilent l'aménagement urbain. Quitte, donc, à être le poil à gratter des politiques qui les sollicitent enfin.

1. A lire, sur le collectif BERLIN : « Le théâtre, écran du réel », Gwenola David et Jean-Louis Perrier, in *Mouvement* n° 51 (avril-juin 2009).
2. Laurent Petit : cf « Les villes sur le divan », Julie Bordenave, in *Mouvement* n° 58 (janvier-mars 2011).
3. A lire, sur le collectif eXYZt, « Architectures de l'intérieur », Sébastien Thiery, in *Mouvement* n° 54 (janvier-mars 2010).
4. Le pOlau : www.polau.org
5. www.kit.dk/2010/metropolis.htm
6. Jean-Pierre Saez, in *L'Observatoire* n° 36, revue des politiques culturelles. www.observatoire-culture.net

BERLIN, *Iqaluit*, Small is beautiful, octobre 2010, Marseille – Lieux publics © Vincent Lucas





BERLIN, *Moscow*, *Small is beautiful*, octobre 2010, Marseille – Lieux publics © Vincent Lucas